

Je ne peux pas dire ce que j'ai senti le jour où je suis entré dans la boutique de l'orfèvre pour lui promettre que je voterai pour lui au conseil municipal, et que j'ai aperçu ma cuiller sur son comptoir.

—Heureusement qu'elle avait un signe, remarqua Clémence.

—Je l'aurais bien reconnue sans cela, ma fille, on ne s'est pas servi trente ans d'une cuiller pour ne point la reconnaître. Et penser que le lendemain elle allait être fondue. C'était fini, nous n'aurions jamais su ce qu'elle était devenue.

—Mais le ferblantier, papa, le ferblantier qui connaissait bien Mathurin et qui l'avait vu sortir en cachant un objet qui brillait, aurait toujours révélé quelque chose.

—Sans la découverte chez l'orfèvre, le témoignage du ferblantier n'aurait rien signifié, Mathurin aurait dit que c'était la lame de son couteau qui brillait ou tout autre bêtise. A-t-il été penaud le vaurien, a-t-il été penaud quand Guillaume me l'a amené ici par les oreilles et qu'on lui a mis la cuiller sous les yeux.

—Il a tout avoué, dit Mme Ronan, et sans se faire trop prier, et avec de grands signes de repentir ; aussi, tu as bien fait de lui pardonner et de ne pas accepter l'argent qu'il proposait.

—S'il en avait eu à lui, je l'aurais ma foi pris, dit le marchand ; mais comme c'était celui de Faraude, je l'ai laissé aller. Diable ! quand je ferai un somme désormais en soignant le pot-au-feu, j'aurai soin de fermer la porte de la boutique. Cette confiance là était bonne autrefois. Maintenant, elle n'est plus de mode, le monde devient de plus en plus mauvais.

—Enfin, cette affaire-là est finie, grâce à Dieu, Ronan, et si tu avais suivi mon conseil et recommandé à Guillaume de n'en rien dire à Faraude pour ne pas la chagriner, tout aurait été pour le mieux.

—Madelon, j'ai regretté Faraude autant que toi, dit le marchand, je mentirais en disant que je me suis fait un jour à son absence ; mais dame ! j'étais bien aise de lui prouver que je n'étais pas dans mon tort en accusant Mathurin.

—Ça lui aura donné un coup, dit Mme Ronan, j'espère que Guillaume n'a pas commencé sa lettre par cette nouvelle-là.

Le marchand sourit finement.

—Il n'y a pas à s'embarrasser de cela, dit-il ; Guillaume, qui est un bon garçon et qui fait joliment mon affaire, sait bien comment écrire à Faraude, et il est facile de deviner que ce n'est pas l'affection qui manque entre eux.

—Mon père, écoutez s'écria Clémence en se levant toute droite et en prêtant l'oreille, vous priez tant de Faraude ce soir qu'il me semble l'entendre parler. Machinalement ils prêtèrent tous les trois l'oreille et entendirent distinctement une voix qui disait :

—Si c'est comme cela qu'on flambe une oie à présent !

—Seigneur ! s'écria Mme Ronan en pâissant, Faraude est morte et voilà qu'elle revient en esprit pour nous demander des prières.

—Faraude, es-tu morte ? demanda gaiement le marchand qui avait couru vers la porte vitrée et l'avait ouverte toute grande ; voici Mme Ronan qui est prête à commander des messes pour le repos de ton âme.

Pour toute réponse, Faraude en personne bondit dans la boutique et se précipita dans les bras de Mme Ronan, dont le visage placide se couvrait de grosses larmes.

Clémence se joignit à ces démonstrations de tendresse, que le marchand regardait en clignant de l'œil tout singulièrement, ce qui venait de l'émotion, assura plus tard Clémence qui prétendit malignement que jamais elle n'avait vu à son père cette étrange physionomie.

—Allons, la fête de Noël à St-Cornély ne peut pas se passer de Faraude, dit-il gaiement, ni de pluie non plus, ajouta-t-il ; seulement, l'an dernier c'était du verglas qui tombait, et cette année c'est de la bonne pluie qui va faire verdier l'herbe de la bonne amitié.

—Oui, monsieur, oui, répondit Faraude en essuyant ses yeux ; j'ai été une folle de me fâcher contre vous, je l'ai reconnue plus d'une fois, allez !

—Et moi j'ai été un écrivain fou de te contrarier à propos de Mathurin, s'écria M. Ronan d'une voix de tonnerre ; tu aurais bien vu par toi-même que l'instruction n'allait pas à sa dure cervelle et qu'il perdait tous les jours de ses bons sentiments.

—Et aussi que la compagnie des gens de la ville n'allait pas à sa conscience, monsieur, puisque pour

faire de bons diners au Cheval-Blanc il allait jusqu'à voler et votre cuiller encore.

—Quand chacun avoue sa faute il n'y a plus de fâcherie possible, dit Mme Ronan en toussant pour s'éclaircir la voix.

—Est-ce une visite que tu nous fais, Faraude ? ou bien faut-il compter que tu nous reviens pour tout de bon ?

—Pour tout de bon, bien sûr, s'écria Faraude ; j'en ai assez de Paris et des maîtres nouveaux, et si vous n'êtes pas engagés avec cette femme qui flam-bait l'oie si mal, je reprends ma place et de grand cœur.

—Mais les gages, dit prudemment le marchand, nous menons tout doucement nos affaires par ici, et nous ne sommes pas beaucoup plus riches une année que l'autre.

—Monsieur, ce ne seront pas les gages qui nous sépareront. D'ailleurs, j'ai gagné gros d'argent. Je vous le donnerai quand j'en aurai fini avec Mathurin que j'irai reconduire à la hutte. Si donc vous n'avez pas d'engagement avec votre cuisinière...

—Non, non, interrompit Mme Ronan, elle est engagée à l'année et elle devait s'en aller le 30 de ce mois. Ta place n'a jamais été prise, Faraude, seulement en t'attendant il fallait bien avoir quelqu'un.

—Je crois la vente bien finie, dit le marchand, je vais placer les volets et nous irons au coin du feu écouter les aventures de Faraude.

Ce projet eut l'assentiment général. La boutique fut fermée, la porte verrouillée, on renvoya la femme de ménage, qui n'assistait pas à la messe de minuit, et M. Ronan, bien installé dans son fauteuil de bois auprès du grand feu allumé devant la majestueuse bûche de Noël, engagea Faraude à commencer son récit.

En ce moment la porte s'ouvrit devant Guillaume qui devint pâle de joie et de saisissement en apercevant Faraude assise entre ses maîtres.

—C'est encore celui-ci le plus étonné, s'écria gaiement Faraude ; vous n'aviez point l'air si timide quand vous aviez votre habit à boutons dorés, Guillaume.

(La fin au prochain numéro.)

## LE CHOLÉRA EN FRANCE

Le Dr Germain Sée est d'avis qu'on ne réussira pas à localiser l'épidémie. J'ai vu, dit-il, comment le choléra est arrivée à Paris en 1865, ayant été appelé à donner des soins au premier cas signalé. C'était un monsieur demeurant au no 70, boulevard Maiesherbes. Il avait été voir sa fille à Amiens, où le fléau sévissait, et, à son retour, il s'était senti atteint par le mal. Quelques jours après, il mourait. C'est lui qui a apporté le choléra, et je vais vous donner par ce cas la preuve de la contagion du choléra. Tout le quartier Maiesherbes et Haussmann a été contaminé en quelques jours, et l'épidémie a sévi bien plus sérieusement dans cet arrondissement riche que dans les quartiers pauvres. L'hôpital Beaujon a été encombré de malades, tandis que les hôpitaux situés dans les faubourgs populeux ont reçu relativement un nombre restreint de cholériques.

—Doit-on changer quelque chose à son régime ordinaire ?

—C'est complètement inutile. On peut continuer à manger et à boire comme à l'ordinaire.

—Les gens qui ont peur du choléra sont-ils plus sujets que les autres à l'attraper ?

—La peur ne fait rien du tout.

—Comment les médecins ne sont-ils pas tous atteints par l'épidémie ?

—Parce qu'ils ne séjournent pas dans les milieux contaminés ; aussi, les professeurs font-ils presque impunément trois ou quatre visites par jour dans les hôpitaux où il y a des cholériques, tandis que les internes qui y couchent meurent souvent dans une proportion assez considérable. Vous pouvez en conclure, ajoute M. Germain Sée en terminant, qu'il est indispensable de ne pas séjournier continuellement auprès d'un cholérique, et qu'il est de toute nécessité de se relayer pour le soigner.

\* \*

Le professeur Vulpian, qui fut appelé auprès du comte de Chambord pendant sa maladie, demeure rue Soufflot, 24. Tout de suite ce savant médecin consentit à donner au rédacteur du *Matin* l'ordonnance qu'il venait demander pour ses lecteurs.

—Le choléra est infectueux et contagieux, dit le grand professeur. Comment s'en préserve-t-on ? Comment les médecins le traiteront-ils ? Les préservatifs les plus simples seront les meilleurs. Dès que le choléra est quelque part, il faut observer une hygiène sévère. Aucun excès d'aucune sorte. Je ne parle pas seulement des excès de table et d'alcool, mais de tous les excès, de tous. Chacun devra supprimer de son régime les crudités, les salades ; à cela près, ne rien changer à son régime ni à ses habitudes.

—Quels sont les symptômes du choléra ?

—La maladie commence généralement par la diarrhée. Je conseillerais aux personnes qui souffriraient d'une diarrhée, si légère qu'elle soit, de boire immédiatement dix gouttes de laudanum dans un verre d'eau sucrée. Si ce remède n'est pas immédiatement efficace, on appellera un médecin. Maintenant, une fois le mal déclaré, on le traitera par l'opium. Du moins, puisque les absorptions sont difficiles et quelquefois impossibles aux malades atteints de choléra, on emploiera des alcaloïdes dont le plus puissant est la morphine. On donnera aux malades des injections sous-cutanées de morphine. Ce sera là le grand remède employé contre l'épidémie si elle se déclare. Mais espérons encore.

\* \*

Le grand savant Pasteur était à table lorsque le rédacteur du *Matin* se présenta chez lui, à l'appartement qu'il occupe dans les bâtiments de l'École normale.

Quoique le rédacteur eût exprimé le désir d'attendre que M. Pasteur fût sorti de table, l'illustre maître, avec son exquis et amabilité, vint tout de suite à lui et la conversation s'engagea.

—Vous avez vu, maître, les nouvelles de Toulon. Le choléra s'est déclaré dans cette ville...

—Je ne sais rien que ce qu'ont dit les journaux, ne croyez-vous pas qu'ils aient un peu exagéré et que, dans le premier moment de panique, on ait vu le mal plus grand qu'il n'était ?

—Il y a des chiffres : dix-neuf morts ! Voulez-vous maintenant m'autoriser, maître, à vous demander où en est la science dans l'étude des causes du choléra et de son traitement ?

—Ces questions sont très graves et très embarrassantes. On sait que le choléra vient de l'Inde, où il est à l'état endémique. On sait que c'est un mal à la fois infectueux et contagieux. Il est infectueux puisque des personnes qui n'avaient pas approché des cholériques, qui avaient seulement circulé dans un milieu où se trouvaient des cholériques, ont été atteintes du choléra.

—Mais quelle est la cause du choléra qui le détermine chez les individus ?

—Il y a assurément un microbe du choléra. Vous vous souvenez que l'année dernière la France et l'Allemagne envoyèrent chacune une mission en Egypte pour étudier le choléra pendant qu'il sévissait à Alexandrie. Les missionnaires français perdirent un des leurs, M. Thuillier. Cette catastrophe les arrêta dans leur enquête. Ils revinrent sans l'avoir poussée aussi loin que les Allemands poussèrent la leur. Ceux-ci, après avoir étudié le choléra à Alexandrie, allèrent dans l'Inde, à Bombay et à Calcutta. Ils sont revenus en affirmant qu'ils avaient constaté chez les cholériques l'existence d'un microbe particulier. Nos jeunes savants, eux aussi, ont reconnu quelquefois ce microbe.

—Mais explique-t-on la présence du microbe chez les malades ?

—On la constate ; on ne l'explique pas.

—Si le choléra se propage, s'il se répand, comment pourra-t-on le traiter.

—On s'en préservera par une bonne hygiène dont le comité de salubrité fera connaître les règles. Il ne faudra pas commettre d'excès d'aucune sorte, bien entendu ; en second lieu il faudra s'abstenir de boire de l'eau puisée dans les villes infectées, à moins que cette eau ne soit prise à la source même. On devra consommer des eaux minérales depuis longtemps en bouteilles.

Le monde est un cadre qui fait valoir les gens médiocres.

La femme doit rester dans la maison comme le cœur dans la poitrine.

Qui vit sans but et, comme on dit, à l'aventure, vit tristement. Dans la vie morale, pour éprouver du plaisir, il faut se proposer un but et l'atteindre.